

Bernard OBADIA

UNE HISTOIRE DETOURNEE...

Feuilleton radiophonique en dix épisodes de 20 minutes

Synopsis

— Les deux premiers épisodes ont été rédigés. —

Personnages par ordre d'apparition
(15 rôles)

Marthe , gouvernante de la famille Marval, 67 ans.

Laure MARVAL, la sœur, 39 ans.

Roland MARVAL, le frère, 36 ans.

Le Dr JOUTRAUD, 58 ans

MARIE, la compagne de Roland, 32 ans

1 client de la librairie, la quarantaine.

VELLANDRE, Membre de l'Organisation, 43 ans.

Le Notaire, 55 ans

Victor MARVAL, le père plus de soixante-dix ans.

1 client : 27 ans

Sébastien NORDOIS, le policier, 37 ans.

Lucien, acolyte de Vellandre, 28 ans.

Serveur du restaurant, 30 ans.

Un collègue de Nordois, 51 ans.

1 client, 32 ans.

NB : Les rôles essentiels sont soulignés.

1

Une musique lointaine s'éteint sur des bruits de tissus froissés. Marthe se tient à distance de Laure et pointe ses yeux une gravure d'Albrecht Durer apposée juste au-dessus d'un piano à queue qui brille sous la lumière d'une lampe ornée de papillons multicolores. Le noir geai de l'instrument de musique plaque une immense tache sur le carrelage fatiguée par endroit et composée de tomettes, ces carreaux ocres qui habillent toutes les demeures provençales depuis plusieurs siècles.

semble restituée dans le silence les sons qu'il étouffe depuis que s'est déclarée la maladie. De l'autre côté

MARTHE, *sereine et d'une voix grave* — C'est terminé, il s'est éteint sans souffrir.

LAURE, *elle bouscule ses mots dans son affolement* — Je ne pouvais pas entrer, j'avais peur... Je ne pouvais pas...

MARTHE, *même jeu* — J'étais auprès de lui...

LAURE — Dis-moi la vérité, Marthe !

MARTHE — Je vous assure, Laure. Il ne reconnaissait plus rien... Il ne vous a pas réclamée, il...

LAURE — Parle ! Ne t'arrête pas !

MARTHE — Dieu !... Il..., il..., il a parlé de Roland un moment, puis il s'est arrêté... Après, il est lentement entré dans sa nuit...

LAURE, *on l'entend marcher en tous sens* — J'avais peur, j'avais peur... Je ne pouvais pas entrer...

MARTHE — Calmez-vous Laure, il était déjà loin du monde des vivants.
Temps. Restez ici, je vais prévenir le Docteur Joutraud.

LAURE, *perdue* — Pourquoi ? Tout de suite ? Je ne sais pas quoi faire.
Temps. On l'a laissé seul en haut.

MARTHE — Je resterai auprès de lui cette nuit, mais il faut que j'appelle le Docteur Joutraud ...

LAURE — Je veux le voir.

MARTHE — Son visage est serein, je ne l'ai pas recouvert ...

LAURE, *dans un souffle* — Ma mère..., te souviens-tu Marthe ? Je n'ai pas eu la force de la voir sur son lit de mort..., elle attendait de nous avoir tous auprès d'elle.

MARTHE — Roland était resté jusqu'à la fin... Je crois qu'elle avait peur.

LAURE, *avec la peur dans la voix* — Elle nous réclamait, mais on ne pouvait plus rien pour elle... Pourquoi s'entourer des siens, juste à ce moment là ?

MARTHE — Peut-être croit-on que les vivants vont vous tirer de leur côté. Qu'ils vont vous retenir... Mais comment réagirons-nous à ce moment là ? Dieu seul, sait. *Temps.* Laure, je dois téléphoner au docteur Joutraud

LAURE — Ne me laisse pas seule maintenant, je t'en prie. Accompagne-moi.

MARTHE — Venez, alors.

Bruit de pas qui montent un escalier, porte tirée, vêtements froissés...

I. 2. La chambre de Victor Marval.

LAURE, *fait des efforts avant de pouvoir prononcer un mot.* — C'est ça la mort ? Je ne peux pas croire qu'il ne parlera plus. Regarde..., sa main est agrippée à un livre.

Temps.

MARTHE, *bas* — Il était resté sur le lit...

LAURE — Cette main crispée..., alors que tout son visage est détendu... Il ne me fait pas peur comme ça. Tu pleures, Marthe...

MARTHE — Non...

LAURE — Moi je n'arrive même pas... Il a parlé de Roland... Viens avec moi de l'autre côté du lit. *Bruits de pas. Silence.* Il y a un peu de sang sur sa taie.

MARTHE, *bas* — Cet après-midi, il a un peu saigné de l'oreille... Il faut que je prévienne le Docteur, Laure.

LAURE — Il n'en a plus besoin.

MARTHE — Joutraud doit établir le certificat de décès..., nous dire ce qu'il faut faire...

LAURE — Cela peut attendre.

MARTHE — Non, il faut en parler...

LAURE — Pourquoi tu dis ça ?

MARTHE — Dieu !, j'ai l'impression qu'il est mort caché de tous...

LAURE — Il pourrait se lever..., nous parler. Peut-être me demander si Hachette a livré la commande de Sciences Humaines. *Temps Elle repense à la phrase de Marthe.* "mort caché de tous", tu as dit... Oui..., ça pourrait être ça..., dans son lit... Tu penses à ce que dirait Roland s'il était là...

MARTHE — Il faut que je descende téléphoner. Après, je ferai sa toilette.

LAURE — Je t'aiderai.

MARTHE — Vous êtes sûre de pouvoir tenir ?

LAURE — Je t'aiderai. On le laisse comme ça ?

MARTHE — Oui, je préfère... *Elle soupire profondément.* Vous m'attendez ici ?

LAURE — Oui

*Murmures, ambiances de cours de récréation, roulis d'un train que couvre lentement la voix mélodieuse d'un muezzin. Tous ces sons sont bien distincts et semblent issus d'un unique centre noir.
Au travers de cette ambiance sonore, la musique avance puis recule pour laisser percevoir la voix de Laure.*

I. 3. La toilette du mort.

Voix de Laure.

Retenir ses membres, lisser ce corps qui déjà se pare des signes de la raideur.
Et cette nudité offerte, ces plis sur le ventre, cette peau fripée au cou plus qu'ailleurs.
Pendant que Marthe passe un gant mouillé sur ces jambes écartées, je regarde le pénis de mon père tout recroquevillé, et enfoui sous des poils, noirs encore.
Toute sa pilosité a blanchi sauf les poils de son pénis...
Les hommes appellent ça les parties...
Je me demande si je ne rêve pas cette scène...
Lui offert à nos regards et Marthe qui éponge délicatement ce corps de vieillard sans voir qu'il nous défie encore dans son sommeil de défunt.
D'où tient-elle ce calme... ? Quand elle m'a demandé de le tourner un peu pour laver le dos, son bras m'a échappé des mains..., il est allé pendre au dehors du lit avec sa main ouverte...
Une main qui semblait réclamer...
Mon père m'est donné, fragile et soumis...
Un moment je me suis surprise à ne plus regarder ce corps entièrement fripé mais à observer les gestes appliqués de Marthe.
Il semblerait qu'elle ait fait ça toute sa vie...
C'est chez les juifs qu'il a des personnes spécialement chargées de la toilette des morts... Les hommes du "dernier devoir"... ? C'est chez les Juifs ?
Marthe pleure l'homme qu'elle a assisté jusqu'à la fin et moi je ne puis tirer une seule larme de mon corps.
Marthe, notre bonne depuis plus de quarante années, a fait l'homme qu'elle est en train de laver...
Elle lave son enfant... A côté, je me sens étrangère à ce rite.
Mon père, Victor Marval ne m'appartient plus... Désormais il est à Marthe...

Du silence émerge la musique puis elle s'éteint lentement.

I. 4. Le salon de la Villa des Ormes.

Dr JOUTRAUD — A quelle heure s'est-il éteint ?

MARTHE — Je ne sais pas.., il devait être 22h 30...

Dr JOUTRAUD — Je prévoyais une fin plus rapide, il a tenu quand même dix jours. J'ai été étonné de pas recevoir de vos nouvelles.

MARTHE — Il avait demandé qu'on ne vous appelle plus. Laure n'était pas d'accord, mais elle a fini par accepter... Elle redoutait sa réaction.

Dr JOUTRAUD — Toujours cet orgueil, même devant la souffrance. Ce n'était pas facile de l'assister... Je ne pouvais plus rien, Marthe.

MARTHE — Un jour, il a même refusé les piqûres de Dolosal..., il voulait voir comment il réagirait sans ce médicament, mais il n'a pas tenu longtemps. Je le savais... Ses cris traversaient tous les murs.

Dr JOUTRAUD — Laure ?...

MARTHE —

Dr JOUTRAUD— Puis-je la voir ?

MARTHE — Elle est montée se changer. Je crois qu'elle préfère ne rencontrer personne... Vous l'excuserez...

Dr JOUTRAUD — Je vous laisse le Certificat de Décès.

MARTHE — Merci Docteur.

Dr JOUTRAUD, *sa voix s'éloigne*— Bonsoir Marthe.

On entend des pas sur un parquet, une porte est tirée.Silence.

MARTHE, *lit* — “CERTIFICAT DE DECES Commune d'Aix-en-Provence. Le Docteur en médecine soussigné, certifie que la mort de la personne désignée ci-contre survenue le 4 janvier 1989 à 22 h 30 est réelle et constante.” ... Réelle et constante..., il n'est resté que quelques minutes...

“ La cause est indiquée dans le document confidentiel ci-annexé qui ne doit être ouvert que par le Médecin de la Santé Publique attaché à la Direction départementale de l'action sanitaire et sociale. Cette signature toujours si étrange, une simple ligne tordue... *Elle soupire puis reprend la lecture.*

“Marval Victor, 76 ans, Villa des Ormes, Chemin St Donnat, Aix.”

Jusqu'à la fin, on nous réserve un document confidentiel... Que peuvent-ils faire avec ça ?...

“Réelle et constante...” Même de la mort, on craint de ne pas en être sûr...

I. 5. Dans la chambre.

LAURE — Non, ne le couvre pas. Je veux le voir jusqu'à la fin...

MARTHE — Nous n'avons encore prévenu personne...

LAURE — Toute la famille savait qu'il était perdu... Je suis sûre qu'il le savait lui aussi, mais il nous a menti. Il a retourné notre mensonge...

MARTHE — Il faut prévenir, la famille.

LAURE — Il est bien tard pour téléphoner...

MARTHE — Il n'est jamais trop tard pour prévenir d'un décès.

LAURE, *brutale* — Ne me regarde comme ça ! Non ! Je ne veux personne ici, personne ! *Bas*. Ils seraient capables d'en parler à Roland.

MARTHE, *indignée* — C'est votre frère. C'est son fils.

LAURE — Son fils... Il l'a méprisé, bafoué quand il était vivant, maintenant il n'a plus rien à faire ici...

MARTHE, *apaisante* — Laure, nous sommes dans la chambre de votre père...

LAURE — Tu as oublié les colères de Roland, les meubles bousculés, les affrontements avec mon père, tout ce bruit.

MARTHE, *sereine et grave* — Je ne peux m'empêcher de penser que Roland retenait la maladie de son père.

LAURE — Qu'est-ce tu racontes ?

MARTHE, *calme, toujours* — Souvenez-vous... Peu de temps après le départ de Roland, les premiers signes alarmants de la maladie se sont déclarés... Quand le Docteur Joutraud a diagnostiqué un cancer de l'intestin, il nous a bien dit que tout était trop tard. Le mal était en lui, pourtant il a fallu que Roland quitte les Villa des Ormes pour qu'il se déclenche.

LAURE, *brutale* — Tais-toi, je t'en prie ! Mon père était perdu et si Roland était resté plus longtemps dans cette maison, il aurait assisté à sa fin comme nous. Elle était inéluctable. *Temps*. Marthe, regarde comme son visage est calme, on croirait qu'il n'a jamais souffert avant de s'éteindre...

MARTHE — Dieu !, la mort a le pouvoir d'annuler les signes de la souffrance, elle nous fait accéder à une immobilité effrayante, pourtant on croit toujours qu'elle est impossible. D'un instant à l'autre, tout descend, tout s'installe... Quand mon père est mort, j'attendais avec impatience que son corps disparaisse, je ne voulais plus la voir près de nous... Je m'en voulais de cette lâcheté et en même temps je pensais qu'autour de moi, toute ma famille pensait la même chose... Mais on ne le dit pas. Dieu, non !, ça ne se dit pas...

LAURE, *dans un soupir* — Mon calme me fait peur. On dit qu'on pense à la mort quand l'âge nous rapproche d'elle... Du plus loin que je me souviens, je n'ai jamais cessé de négocier avec cette idée, comme pour prendre assez d'avance..., comme pour m'habituer à sa proximité... Mais au fond, je suis sûre que tout ça est faux..., qu'on ne s'habitue jamais à cette idée. *Temps*. Quelle âge as-tu Marthe ?

MARTHE — Soixante sept ans. Je suis entrée au service de votre famille en 1940, j'avais tout juste quatorze ans. Vous ne le saviez pas ?

LAURE— Si jeune...

MARTHE — Oui. Autrefois l'école n'était pas obligatoire jusqu'à seize ans et mes parents avaient été ruinés par la guerre. Toutes les filles ont dû se placer, notre père ne pouvait plus nous nourrir.

LAURE— Combien étiez-vous ?

MARTHE — Trois filles . Mon père voulait un fils, juste pour lui donner son nom, pour que le nom continue après lui. Il parlait de ça chaque fois que notre mère était enceinte. A chaque fois c'était une fille qui arrivait..., pourtant il nous a toujours aimées...

LAURE— Que sont devenues tes sœurs ?

MARTHE — Vous n'étiez pas encore née... Quand je suis entrée au service de votre père, ma sœur Sylvia, de quatre ans plus âgée, est venue travailler avec moi, chez vos parents..., Il y avait assez de travail pour deux jeunes filles , dans cette maison. Mais quand en 1944, votre père décida précipitamment de quitter Paris..., quand il prit la décision de s'installer dans le Sud de la France, Sylvia a choisi de rester à la capitale... Elle avait connu un garçon, qui est devenu son mari. Moi, n'ayant rien..., et ne voulant surtout pas retourner chez mes parents, j'ai accepté de suivre votre famille...

LAURE— On parle comme ça, tout près de lui *Temps*. Que faisait mon père ?

MARTHE, *embarrassée* — Que voulez-vous dire ?

LAURE— Oui, au moment de la Libération..., où était-il ?

MARTHE— Je..., je..., Je ne sais plus, c'est si loin.

LAURE— Tu as une mémoire très sûre..., je le sais...

MARTHE — Non..., mais Dieu ! Juste ce soir...

LAURE— Il quitta Paris, précipitamment, n'est-ce pas, Laure ?...

MARTHE — Dieu !, vous le savez. Monsieur n'a jamais supporté le climat de la capitale... Il traînait une toux dès que l'automne arrivait... Ses bronches étaient toujours occupées. Vous vous souvenez Laure, il faisait des fumigations pour respirer à son aise.

LAURE— Oui, je l'ai toujours vu le museau dans l'inhalateur.

MARTHE —Mais si vous l'aviez connu autrefois, c'était pire ! Il n'a jamais supporté le temps humide de Paris, le manque de lumière. Dieu!, moi non plus, je pourrais plus vivre dans le Nord de la France. Ce qui manquerait le plus, ce serait la lumière.

LAURE, *d'une voix lasse* — Combien de temps encore le préserveras-tu ?

MARTHE, *grave* — Laure, nous sommes dans la chambre de votre père...

LAURE— Il ne peut plus rien entendre.

MARTHE — Qui sait ?

LAURE— “Dieu” ! , peut-être ? Il t'impressionne encore ?

MARTHE — Détrompez-vous ! Je respectais tout son savoir. Regardez, il est mort avec un livre entre les mains.

LAURE— C'est toi qui l'impressionnais...

Temps.

MARTHE, *bas* — Laure, je vous conseille d'aller vous reposer quelques heures..., vous viendrez me remplacer au petit matin.

LAURE— Non, je serai incapable de dormir, en sachant qu'il est là , mort, à quelques mètres de moi. Il me semble occuper plus de place maintenant.

On entend, lointaine, la sonnerie du portail.

LAURE— Qu'est-ce qui se passe ?

MARTHE — On sonne au portail.

LAURE— J'entends bien. Qui peut venir si tard ?

MARTHE — Je vais voir.

LAURE, *brutale* — Ne bouge pas !

MARTHE — Mais enfin ! On ne va pas laisser sonner, sans aller voir. Entendez, ils insistent.

LAURE, *inquiète* — Non, n'y va pas ! Ne me laisse pas seule !

MARTHE — Je dois aller voir.

LAURE, *même jeu* — Des voisins peut-être..., ils auraient été prévenus par Joutraud..., je ne sais pas...

MARTHE — Je reviens.

LAURE— Non, ne me laisse pas seule !

I. 6. Parc de la Villa des Ormes.

On entend , des portes tirées, des vêtements froissés., des pas sur le gravier, le grincement d'un portail, le vent qui souffle.

ROLAND — Oh, Marthe que je suis heureux de te revoir. *(ils s'embrassent)* Je te présente Marie, ma compagne.

MARTHE — Bonsoir, Madame.

MARIE — Bonsoir, Marthe.

ROLAND — Elle s'appelle Marie, pas Madame ! Où est Laure ?

MARTHE, *hésitante*— ...En haut... Je vous attendais pas si tôt.

ROLAND — Dès que tu m'as téléphoné, nous sommes partis..., juste le temps de jeter quelques affaires dans ce sac. Attend, je vais rentrer la voiture. Ouvre-moi le second portail.

On entend un portail tiré et une voiture manœuvrer, puis s'arrêter. Le Mistral souffle au milieu de tous ces bruits. Ils marchent vers la maison.

LAURE, *sur un ton autoritaire*— Je t'avais demandé de prévenir personne !

MARTHE — Laure !

ROLAND — Il a fallu qu'elle me téléphone en cachette pour apprendre ce qui s'était passé.

LAURE— Tu savais bien qu'il était perdu !

ROLAND — C'est ça ! Je te présente Marie, Marie ma sœur, Laure.

MARIE, *gênée* — Bonsoir.

Laure souffle en retenant ses mots. On doit "sentir" l'expression d'une vive tension dans ce silence.

ROLAND — Où est-il ?

MARTHE — Dans sa chambre.

ROLAND — Je monte. Tu viens Marie ?

MARIE, *délicatement* — Pardonne-moi, je préfère rester ici...

Bruit de pas sur le gravier puis foulant un parquet, enfin montant un escalier.

MARTHE— Marie, venez avec moi, je vais vous préparer quelque chose de chaud.

MARIE — Oui, volontiers.

MARTHE — Ici dans le Sud, le Mistral est très fort, il pénètre partout...

MARIE — Nous n'avons pas l'habitude à Montpellier.

I. 7. Dans la cuisine.

Bruits d'eau versée, de tasse et de couverts heurtés, de serviettes tirées.

MARIE — Laure nous a très mal reçus. Ma présence la gêne peut-être ?

MARTHE — Non, ce n'est pas ça. Ne lui en tenait pas rigueur... Je vous en prie.

MARIE — Elle ne voulait pas voir Roland ?

MARTHE — Laure souhaitait rester seule..., elle ne savait pas vraiment quoi faire. Elle est fatiguée... Complètement désemparée... Son père a agonisé pendant trois jours.

MARIE — Elle va vous en vouloir.

MARTHE — Ce n'est pas important... Vous êtes très pâle.

MARIE — Je ne suis pas maquillée... Et peut-être aussi un peu souffrante... Je n'imaginai pas la sœur de Roland comme ça. Ils sont très différents. A quelle heure est-il décédé ?

MARTHE — Il devait être dix heures trente, je crois..., je ne sais pas ?
Buvez...

MARIE — Merci, c'est chaud...

MARTHE — Je vous ai préparé une chambre.

MARIE — Elle est à l'étage ?

MARTHE — Oui, comme toutes les chambres.

MARIE, *embarrassée* — Je préfère attendre Roland.

MARTHE — Il va probablement passer la nuit auprès du corps de son père.

MARIE — Je n'aurais pas dû venir...

MARTHE — C'est une histoire compliquée, ne pensez plus à ça. Voulez-vous que je vous installe dans le salon, pour le reste de la nuit ?

MARIE — Non, je préfère attendre Roland ici. Mais ne restez pas pour moi, allez dormir, il est tard pour vous aussi.

MARTHE — Dormir ? Je ne pourrai pas..., je ne pourrai pas...

Musique

I. 8. Dans la chambre du Père.

ROLAND — Il a fini dans son lit...

LAURE— C'est tout ce que tu trouves à dire.

ROLAND — ... Tu n'aurais pas voulu que je le voie comme ça, là ...

LAURE— Tu le détestais tant que ça ?

ROLAND — Non, même pas..., mais j'avais honte de son passé. J'avais honte d'avoir été le fils d'un homme qui a fondé sa respectabilité sur la disparition des autres.

LAURE— Tu es près de lui.

ROLAND — Oui... “près de lui”...

LAURE— Il n'a jamais tué personne, Roland.

ROLAND — Il a fait pire, il a dénoncé. Après, on peut se laver les mains, on peut ne pas se demander ce que deviennent les gens qu'on a désignés. Dire un nom..., donner une simple adresse. Au moins, ceux qui tuent tiennent leur acte au bout de leur arme. Ils peuvent le vérifier.

LAURE — Ne parlons plus de ça. C'est plus la peine.

ROLAND — On n'a jamais pu en parler, alors

LAURE — Je ne voulais pas te voir ici.

ROLAND — J'ai bien compris, à la voix de Marthe, au téléphone ! Tu as prévenu la famille, au moins ?

LAURE— Non, je ne veux personne.

ROLAND — Il est à toi, rien qu'à toi...

LAURE, *vive* — Tais-toi et puis oui, si tu veux entendre ça ! *Un temps. et elle reprend, douloureusement.* Laisse-moi avec lui..., laisse moi, je t'en prie..., je voudrais finir la nuit toute seule dans cette chambre... Le regarder tant que je peux encore le regarder...

ROLAND — Laure, Laure...

La musique émerge juste après cet appel et puis, la voix de Marthe lente, très lente.

I. 8. Le récit de Marthe.

La nuit a duré au-delà du matin.

Il m'a semblé qu'on entrait dans une nuit infinie, composée de jours et de veilles identiques. Laure se tenait à distance de tout et Roland essayait d'approcher sa sœur, mais elle s'échappait chaque fois plus loin.

Pendant les obsèques, je me suis occupée de Marie, j'étais la seule à considérer sa présence. Elle apparaissait complètement apeurée par le spectacle du cortège.

Victor Marval a été enterré au petit cimetière d'Aix-en-provence sous un soleil éclatant et un Mistral d'une rare violence qui nous tirait en arrière...

Quelques anonymes s'étaient joints au cortège et à la fin, se sont présentés à Laure et à Roland.

J'ai pris Marie par un bras et nous sommes rentrées aux Villa des Ormes avant tout le monde pour préparer un café.

Une histoire se déroulait, mais déjà tracée.

La musique avance puis s'échappe.

Fin du premier épisode

Second épisode.

1. La Librairie de l'Histoire

LAURE — J'attends encore un colis du diffuseur..., votre livre ne va pas tarder à arriver... La librairie a été fermée trois jours.

UN CLIENT — J'ai appris le décès de votre père.

LAURE — Oui, c'est pour cela que nous avons pris un peu de retard dans nos commandes. Mais il y a un dépôt régional à Plan de campagne et, s'il le faut, je me rendrai demain en début d'après-midi, chercher les livres que j'attends.

UN CLIENT — Vous aviez noter les titres, n'est-ce pas ?

LAURE — C'est ce que j'essaie de retrouver. *On l'entend tourner les pages d'un cahier, puis s'arrêter.* Voici, Monsieur Vollart..., vous aviez commandé — " Les Traités" de Maître Eckhart, au Seuil et, "La Fable mystique" de Michel de Certeau, chez Gallimard.

UN CLIENT — C'est ça. Je peux compter sur vous ?

LAURE — Tout à fait !

UN CLIENT — Je vais passer quelques jours en Bretagne, je voudrais les avoir avant mon départ.

LAURE — Donnez-moi jusqu'à demain, si ils sont au dépôt..., vous les aurez, au plus tard, demain soir.

UN CLIENT — Je vous remercie... Je vais faire un tour dans la librairie...

LAURE — Je vous en prie. Justement, nous avons reçu vendredi dernier, un biographie monumentale de Saint Augustin, par Peter Brown que les éditions du Seuil, viennent de rééditer... Elle était introuvable depuis quinze ans.

UN CLIENT — Où est-elle ?

LAURE — Sur cette table, là..., vous voyez ? Ce volume blanc avec un lettrage vert et noir.

UN CLIENT — Ah oui !

Temps. Le téléphone sonne, Marthe est à l'autre bout.

LAURE — Oui.

MARTHE — Laure, c'est Marthe. Vous rentrez, déjeuner ?

LAURE — Non, j'ai trop à faire ici.

MARTHE — Et où vous allez manger ?

LAURE — Aucune idée..., je n'ai vraiment pas faim...

MARTHE — Vous devriez rentrer, nous...

LAURE, *l'interrompant* — Mais enfin, images tu le retard que j'ai accumulé. Le cordonnier à côté, a eu la gentillesse de réceptionner les colis de livres dans son arrière boutique, et je me retrouve avec la mise en vente mensuelle de plusieurs éditeurs.

MARTHE — Vous n'allez pas rentrer jusqu'à ce soir ?

LAURE — Bien évidemment, que se passe-t-il ?

MARTHE — Rien de spécial..., je..., je pensais qu'il valait mieux, pour vous de...

LAURE — Tu parles pour Roland ?

MARTHE — Heu..., non, comment dire ?

LAURE — Je n'ai rien à lui dire, j'attends avec impatience son départ. Il t'a dit quand il comptait partir ?

MARTHE — Il m'a juste demandé si vous déjeuniez à la villa. C'est votre frère, Laure

LAURE, *très sèche* — Je ne rentre pas.

MARTHE — Donc à ce soir...

LAURE — A ce soir, Marthe.

Musique.

2. Librairie de l'Histoire. Entre "midi et deux".

Des coups sourds sont appliqués sur la vitrine de la librairie, immédiatement suivis de pas qui approchent vers la rue. Bruits urbains.

ROLAND — Laure..., c'est moi..., ouvre !

LAURE, *très froide* — Qu'est-ce qui se passe ?

ROLAND — Quand j'ai appris que tu ne venais pas... je suis descendu.

LAURE, *sèchement* — Que veux-tu ?

ROLAND — Laisse-moi entrer, tout de même...

Les bruits urbains s'amointrissent quand la porte est refermée.

ROLAND — Je voudrais te parler.

LAURE — Je n'ai rien à te dire ! Le notaire nous convoquent demain pour l'ouverture du testament, c'est tout.

ROLAND — Je n'attends rien..., je voudrais simplement qu'on arrête..., nous sommes seuls, maintenant, définitivement.

LAURE — Je n'ai pas attendu la mort de mon père pour me sentir seule.

ROLAND — Attends...

LAURE— Disparais, je t'en prie ! J'attends avec impatience ce rendez-vous avec le notaire. Tu te dois d'être là, mais après, je t'en prie, quitte la Villa.

ROLAND — Assieds-toi.

LAURE— Non. Ne me touche pas !

ROLAND — Sa disparition ne change rien.

LAURE— C'est toi qui dis ça ! Je ne sais pas comment je vais continuer à vivre. Je t'en prie ne me parle pas de lui. Je sais à l'avance tout ce que tu pouvais lui reprocher.

ROLAND, *en même temps* — Nous ne parlons pas de la même chose.

LAURE, *douloureusement* — ... J'ai retrouvé cette librairie..., j'ai tiré ce rideau tout à l'heure, en luttant contre l'envie de pleurer. Je suis ici, à m'affairer autour des commandes, à recevoir les clients, sans vraiment savoir ce que je fais. Je ne garderai pas cette librairie..., j'ai envie de m'effacer. Ils faut que nous jouions encore quelques heures, après, je vais réunir toute l'énergie qui me reste pour me retirer.

ROLAND — Tu ne pourras jamais vivre loin des livres.

LAURE— Non, détrompe-toi ! Les livres m'ont appris qu'on peut se détacher de tout..., même de ce qui a fondé une existence. Roland, tu t'es débattu avec des histoires du passé..., elles me sont étrangères... Elles ne sont rien pour moi. Nous sommes loin Roland, si loin... Tu viens me rappeler ses ignominies pendant la guerre et moi, là, devant ce désastre, je te dis que mon désir de disparaître est plus fort que tes reproches. Je veux sortir...

Temps.

ROLAND, *douloureusement* — Après la lecture du testament, je partirai...

LAURE — Maintenant je le sais... Je ne puis m'arranger sur rien... Va rouvrir l'atelier d'encadrement..., oublie mon existence... Fais de cette ville, de cette librairie, de la Villa des Ormes même, là où tu n'es même pas né, un lieu mort... En moi, tout ça n'est plus rien. L'autre soir, quand tu m'a laissée auprès de lui, j'ai beaucoup pensé à la librairie et je me disais qu'elle n'avait plus aucune espèce d'importance. Elle est morte avec lui. *Elle s'interrompt puis reprend sur le ton d'une confidence.* C'est étrange, je sens encore sa présence ici...

ROLAND — Ecoute-moi, un peu. Ferme quelques jours et viens avec nous, à Montpellier. J'ai un grand appartement...

LAURE — Tu ne comprends pas... Je n'ai rien à faire ailleurs. Je vais "assurer les affaires courantes" comme on dit et disparaître. C'est une vieille envie..., plus rien ne m'attache à ce lieu...
Soudain, le téléphone retentit. Elle décroche. Une voix mystérieuse au bout du fil. Oui...

VELLANDRE, *au téléphone* — Madame Marval ?

LAURE — Oui.

VELLANDRE — J'étais un ami de votre père, je viens d'apprendre sa disparition et vous présente mes plus sincères condoléances.

LAURE — Merci, monsieur. Excusez-moi, un instant... Roland...

ROLAND — Oui, je vais te laisser.

LAURE — Merci... *Pendant ce temps, Roland quitte la librairie. Oui, voilà...*

VELLANDRE — J'étais un ami de votre père, nous avons travaillé, toutes ces dernières années, ensemble.

LAURE — Nous nous connaissons, vous ai-je rencontré à la librairie ?

VELLANDRE — Non, pas vraiment...

Temps.

LAURE, *indécise* — Heu...

VELLANDRE — Je passais souvent le soir..., juste avant la fermeture, vous étiez déjà partie...

LAURE — Oui...

VELLANDRE — Il faudrait que je vous rencontre...

LAURE — Je m'excuse, mais en ce moment...

VELLANDRE — C'est indispensable, je ne peux pas parler au téléphone, votre père détenait des..., des affaires que je dois récupérer...

LAURE — C'est urgent ?

VELLANDRE — Oui, assez...

LAURE — Ah bon... Ecoutez, demain matin, la librairie sera fermée, mais je pense être ici vers 13 heures, voulez-vous passer à ce moment-là ?

VELLANDRE — C'est parfait, ça me laissera le temps d'arriver.

LAURE — Vous ne m'appellez pas d'Aix ?

VELLANDRE — Non, de..., je vous expliquerai, à demain Madame...

LAURE — A demain...

Elle raccroche. Silence. Puis la musique survient.

3. L'Etude du notaire. Le lendemain.

LE NOTAIRE — Nous allons procéder à l'ouverture du testament de Monsieur Victor Marval, décédé le 4 janvier 1992. Monsieur votre père avait établi ce testament le 11 octobre 1990 et me l'avait remis le jour même. Le testament comporte également une lettre cachetée que je remettrai tout à l'heure à Monsieur Roland Marval. *On entend un bruit de papier manié. La voix du notaire s'éloigne alors que survient la voix fatiguée du père.*

Voix de Victor Marval.

<< Laure, ma fille, Roland mon fils, ce mercredi 11 octobre 1990, j'ai éprouvé le besoin de laisser un document pour exprimer, non pas mes dernières volontés, car je compte vivre après avoir remis ce testament à notre notaire, mais mes volontés présentes. Actuellement, je sens que mes forces me lâchent, que je ne vais plus tenir longtemps...

Laure, tu es une libraire au même titre que ton père et parfois, tu arrives à me dépasser par ta mémoire visuelle qui m'aide chaque jour, aussi je te lègue la librairie et j'espère qu'elle continuera bien après toi et moi.

Roland, je sais que tu accepteras ma décision, toi qui n'a jamais aimé le livre et tout ce qu'il représente.

A vous deux, je lègue la Villa des Ormes, ainsi que la maison de Venelles, actuellement occupée par les Milan et leurs enfants.

Je dispose d'un compte personnel à la banque, d'un coffre dans lequel j'ai quelques souvenirs de votre mère, ainsi qu'un compte CCP pour la librairie. Laure, tu t'occuperas du compte de la librairie et tous les deux, vous vous partagerez la somme qui restera sur mon compte en banque au moment de mon décès. La clé du coffre est dans le tiroir de mon bureau, à la librairie.

Enfin, à notre chère Marthe Volland, je lègue le local commercial de la rue Espariat. Avec les loyers, elle pourra disposer d'une rente pour ses vieux jours.

Quand vous entendrez ce document, je serai un corps en état de décomposition avancée, une matière molle, que l'on s'est empressé d'enfermer dans une boîte pour ne plus la voir. Je pense à ça en ce moment.

Ne m'oubliez pas tout de suite, je vous aime.

Votre père.

LE NOTAIRE — Et votre père a signé et a daté. Monsieur Marval, je vous remets donc cette enveloppe qui vous ai destiné.

ROLAND — Une lettre... Que contient-elle ?

LE NOTAIRE — Je n'ai pas pris connaissance de ce document.

Silence, puis bruit d'un véhicule qui roule dans la ville.

4. En voiture.

MARTHE — Laure, vous rentrez aux Ormes ?...

LAURE — Non...Déposez-moi à la librairie.

ROLAND — Tu ne déjeunes pas à la maison ?

LAURE — Non. Je vais te demander une faveur, Roland... Maintenant que nous connaissons la nature de ce testament, que nous avons signé ce qu'il y avait à signer, rentre à Montpellier... J'ai besoin de me retrouver seule...Le reste peut se faire par courrier.

ROLAND — Je n'avais pas l'intention de m'attarder. Nous repartons demain...

LAURE — Je préfère...

5. La Librairie de l'Histoire.

Bruit d'un rideau métallique électrique, clés maniées, porte vitrée poussée, pas. Peu après on entend frapper à la porte vitrée.

LAURE, *voix lointaine* — Oui..., j'arrive...

VELLANDRE, *voix à travers la vitre* — Je vous ai appelée, hier...

LAURE — Vous êtes à l'heure. *Elle tire la porte puis la referme.*

VELLANDRE — J'attendais, de l'autre côté de la rue.

LAURE — Entrez.

VELLANDRE — Merci. Je ne vous dérange pas, j'espère ?

LAURE — Non, de toutes façons, je devais ouvrir cet après-midi. Effectivement, nous ne nous connaissons pas...

VELLANDRE — Non.

LAURE — Vous m'avez parlé au téléphone de...

VELLANDRE — Oui..., il fallait que je vous voie rapidement, je m'en excuse d'ailleurs, mais j'étais en affaire avec votre père et

LAURE — Vous êtes libraire ?

VELLANDRE — Pas exactement..., je..., je suis dans le livre, pourrions-nous dire...

LAURE — Je peux vous demander votre nom ?

VELLANDRE — Bien sûr, Sylvain Vellandre. Je voudrais vous poser une question, moi aussi, je peux ?

LAURE — Je vous en prie.

VELLANDRE — Avez-vous parler de notre rencontre à, heu..., je ne sais pas..., à des membres de votre entourage, par exemple ?

LAURE — Non, pas du tout, je n'en ai pas eu l'occasion, d'ailleurs.

VELLANDRE — Bien, bien...

LAURE — Mais pourquoi vous...

VELLANDRE — Je demande cela car je dois rester très discret...

LAURE — Je ne comprends pas.

VELLANDRE — Je vous explique. Depuis deux ans, votre père a rejoint notre association, nous diffusons des ouvrages historiques qui disent la vérité.

LAURE — Comme tout ouvrage sérieux.

VELLANDRE — Plus que ça !

LAURE — Expliquez-moi.

VELLANDRE — Eh bien, vous savez que depuis quelques années, des historiens prestigieux ont remis en cause certaines idées reçues concernant la seconde guerre mondiale, et avec quelques amis, j'ai fondé une maison d'édition afin de diffuser le plus largement possible ces ouvrages.

LAURE — Vous parlez des historiens révisionnistes ?

VELLANDRE — Oui.

LAURE, *d'une voix grave* — Et alors ?

VELLANDRE — Votre père nous aidait...

LAURE — Comment ?

VELLANDRE — Il participait à la diffusion de ces ouvrages et même d'une revue.

LAURE — Ils sont interdits à la vente.

VELLANDRE — Justement, c'est là où son action était précieuse. Inscrit sur le réseau des correspondants, il participait à la diffusion de nos publications pour tout le Sud-Est de la France. Vous n'étiez pas au courant ?

LAURE, *très sèche* — Pas du tout, je l'apprends aujourd'hui. Mais que voulez-vous de moi ?

VELLANDRE — Eh bien..., heu..., tout d'abord récupérer le stock et...

LAURE — Le stock ?

VELLANDRE — Mais oui. Vous n'êtes vraiment pas informée ! La cave...

LAURE — Oui et alors ?

VELLANDRE — Eh bien, il y a seize cartons au fond, près du soupirail, c'est notre stock. Vous ne descendez jamais à la cave.

LAURE — Non, depuis que j'ai aperçu un jour, une souris... Vous me dites donc qu'il y a des cartons de livres, appartenant à votre association... Vous venez donc les récupérer ?

VELLANDRE — Malheureusement, votre père va beaucoup nous manquer. Grâce à lui, nous avons pu largement diffuser nos publications dans cette région.

LAURE, *d'une voix spectrale* — Je ne savais rien de tout ça, je suis vraiment surprise... Vous..., vous voulez peut-être vous rendre à la cave ?

VELLANDRE — J'allais vous le demander.

LAURE — Suivez-moi.

II. 6. La cave.

Pas, bruit de clés, de portes, d'escaliers en bois. Désormais les voix dans la cave vont connaître une autre sorte de réverbération.

LAURE — C'est ça, au fond ?

VELLANDRE — Exactement. Pouvez-vous éclairer ?

LAURE — Voilà.

VELLANDRE — onze, douze, treize, quatorze, quinze et seize. Le compte y est.

LAURE — Je vous aide à les monter ?

VELLANDRE — Non, non, je n'ai pas de véhicule approprié, je suis désolé, mais il faudra que je vous dérange, à nouveau. Je viendrai un soir...

LAURE — Je préfère... Et puis ne tardez pas, je vous prie !

VELLANDRE — Non, je vous demande juste quelques jours. Mais il y a autre chose...

LAURE — Comment ?

VELLANDRE — Oui, je vous explique... Nous..., enfin, heu..., notre Association, utilisez votre père et la librairie comme une boîte aux lettres. Et...

LAURE — Il y a d'autres documents ?

VELLANDRE — Plus que ça. Des sommes d'argent.

LAURE — De l'argent ?

VELLANDRE — Oui.

LAURE — Et où le rangeait-il ?

VELLANDRE — Je crois bien qu'il le mettait sur le compte de la librairie.

LAURE — Mais enfin, qu'est-ce que vous racontez là ?

VELLANDRE — Ne vous emportez pas ?

LAURE — Je comprends pas !

VELLANDRE — Votre père, outre les ventes, les envois qu'il effectuait ici et là, conservait les sommes représentées par les ventes mais aussi, nous lui adressions des financements que nous recevions régulièrement et...

LAURE — Il versait cet argent sur le compte de la librairie ?

VELLANDRE — Oui.

LAURE — Monsieur, vous arrivez trois jours après le décès de mon père, vous m'apprenez certaines de ses activités dont j'ignorais tout, et de surcroît, vous m'affirmez que le compte de la librairie servait à recueillir des fonds de votre Association. Permettez-moi de me retrouver pour le moins surprise !

VELLANDRE — Bien entendu, mais comment faire ?

LAURE — Monsieur, je ne vous connais que depuis quelques minutes. Qui me dit que ...

VELLANDRE, *ferme* — Et ces livres, c'est une invention ?

Temps.

LAURE — Quel est le montant de ?...

VELLANDRE — Soixante seize mille francs.

LAURE — Mais c'est énorme. Je sors de chez le notaire, je n'ai pas vu une somme pareille sur le compte de la librairie.

VELLANDRE — Vous m'inquiétez.

LAURE — C'est vous qui me faites peur !

VELLANDRE — Comment ?

LAURE — Oui, avec les idées que propagent, ces torchons. Quand je pense que mon père vendait ça sans que je le sache.

VELLANDRE — Calmez-vous ! Et je vous prie de respecter notre action ! *Silence.* Madame, je...

LAURE — Ça suffit, je ne veux plus vous entendre

VELLANDRE, *vif* — Il le faudra bien !

LAURE — Quand viendrez-vous récupérer les cartons ?

VELLANDRE — Je vous appellerai.

LAURE — Très bien ! Ne tardez surtout pas !

VELLANDRE — Vous oubliez l'argent...

LAURE — Je ne peux croire à ce que vous affirmez ! Jamais une telle somme n'a été portée sur le compte de la librairie.

VELLANDRE — Ah bon. Très intéressant... Ça veut dire ?

LAURE — Ça veut dire que je n'ai pas à m'engager là-dessus !

VELLANDRE — Madame Marval, je crains que n'ayez pas entendu ce que...

LAURE — J'ai très bien compris, malheureusement, mais je ne puis vous croire. Reprenez vos livres, le plus rapidement possible et disparaissez. Je ne partage en rien votre vision de la Guerre, au contraire.

VELLANDRE — J'ai bien compris, mais les choses ne vont pas se passer comme ça.

LAURE — Vous me menacez !

VELLANDRE — Je parle dans votre intérêt, madame...

LAURE — Retirez-vous, je vous prie ! Et puis, cessez de m'appeler, "madame" !

VELLANDRE — "Madame Marval".

LAURE — Partez, je vais bientôt ouvrir, la librairie.

Temps.

VELLANDRE — A très bientôt, madame Marval, et réfléchissez à tout ça...

LAURE — C'est ça...

On entend des pas qui frappent le carrelage. La porte de la librairie vibre avec la devanture quand elle claquée sur les bruits de la rue.

Musique.

Fin du second épisode.

UNE HISTOIRE DETOURNEE

Synopsis d'un Feuilleton radiophonique en dix épisodes de 20 minutes

PREMIER EPISODE

I. 1. Le Salon de la Villa des Ormes. Nuit.

Victor Marval, libraire à Aix en Provence, décède dans la nuit.

I. 2. La Chambre de Victor Marval.

La bonne, Marthe, depuis toujours attachée à cette maison et la fille, Laure, veillent le défunt toute la nuit.

I. 3. La Chambre de Victor Marval.

Marthe et Laure procède à la toilette du corps de Victor Marval. Seule le récit de cette ultime toilette est restitué.

I. 4. Le Salon de la Villa des Ormes. Nuit.

Le Dr Joutraud, vieil ami de la famille vient établir le certificat de décès.

I. 5. Chambre du défunt.

Marthe et Laure parle d'elles-mêmes, de l'histoire de leur famille respective, du passé de Victor Marval. Dialogue plein de retenue tant les deux femmes semblent éviter de toucher à l'essentiel... C'est alors que la sonnerie du portail, tinte et provoque l'affolement de Laure.

I. 6. Parc de la villa des Ormes.

Roland, le fils, loin de sa famille depuis longtemps a été discrètement prévenu par Marthe et arrive aux premières heures du matin avec Marie, sa compagne. Laure les accueille très froidement... Cette sœur là, est restée auprès du père, elle a renoncé à sa vie privée pour se consacrer à la librairie familiale, spécialisée en Histoire contemporaine. Le frère était entré en conflit avec le père est a dû quitter la maison familiale, la villa des Ormes.

I. 7. Cuisine de la Villa.

Pendant que Roland et Laure se rendent dans la chambre du père, Marthe retient Marie à la cuisine. Cette dernière est quelque peu surprise de l'accueil distant de Laure. De son côté, Marthe essaie de justifier cette attitude, mais en vain.

I. 8. Dans la chambre du défunt.

Laure et Roland évoque à demi-mots, le passé trouble du père mais aussi les embarras relationnels du fils avec le père qui le conduisit à s'éloigner. Et alors que ce frère et cette sœur s'effleure avec leurs paroles et leurs voix, survient...

I. 9. Le récit de Marthe. Elle raconte les obsèques, d'une voix lente et grave.

DEUXIEME EPISODE

II. 1. La Librairie de l'Histoire. Matin.

Le lendemain des obsèques, Laure travaille à nouveau à la librairie, elle accueille les premiers clients, occupe le bureau du père, passe des commandes. Marthe téléphone depuis la villa des Ormes, demande si Laure rentrera pour le déjeuner. Mais cette dernière l'éconduit en affirmant qu'elle ne souhaite pas rencontrer son frère.

II. 2. La Librairie de l'Histoire. "Entre midi et deux".

Roland arrive, elle refuse toute discussion avant l'ouverture du testament. Il insiste, elle l'éconduit. Pourtant, Roland veut absolument lui parler du "passé" trouble de leur père pendant l'occupation. La sœur refuse d'entendre quoi que ce soit et fait état de sa profonde douleur. Pendant qu'ils conversent, un inconnu appelle qui se dit "ami du père", il souhaite rencontrer Laure. Les deux conviennent de se voir le lendemain, juste après l'ouverture du testament chez le notaire de la famille.

II. 3. Etude du notaire. Le lendemain.

Laure hérite de la librairie, le frère et la sœur de la villa des Ormes ainsi que d'une maison sur les hauteurs d'Aix en Provence, louée à un universitaire. De plus, le notaire remet à Roland une lettre du père.

II. 4. En voiture.

Laure, Marthe et Roland. La sœur refuse de retourner à la villa. Elle est préoccupée par l'appel de l'inconnu qu'elle doit rencontrer dans la matinée.

II. 5. La Librairie de l'Histoire.

De retour à la librairie, Laure reçoit l'inconnu du téléphone, un certain Vellandre qui souhaite récupérer des revues et des ouvrages révisionnistes que le père diffusait discrètement. Elle apprend ainsi que son père avait depuis quelques années, pris une part active dans une organisation, *l'Association Européenne*, chargée de la diffusion d'ouvrages pour la plupart, interdits. Par ailleurs, Victor Marval conservait des sommes d'argent qui servaient à l'édition et à la diffusion de ces ouvrages.

II. 6. A la cave.

Vellandre exige cent soixante seize mille francs qui avaient été versées sur le compte bancaire de la librairie. Laure prend très mal cette demande et prie Vellandre de se retirer. Mais celui-ci ne lâchant pas prise, se fait quelque peu menaçant et se retire en affirmant "qu'il n'en restera pas là".

TROISIEME EPISODE

III. 1. Campagne Aixoise. En voiture.

Roland s'éloigne d'Aix en Provence, s'arrête au bord de la route et prend connaissance de la lettre confidentielle du père que le notaire lui a remis.

III. 1. 1 Il quitte le véhicule, marche au hasard. On entend la voix du père lire la lettre et l'on découvre qu'il n'est pas le fils de Victor Marval mais l'enfant naturel de la mère, reconnu par son "beau-père" peu de temps avant le mariage. Victor Marval évoque à plusieurs reprises son "passé", sans en dire plus...

III. 2. Villa des Ormes. Début d'après-midi. Chambre du couple à l'étage.

Roland, totalement bouleversé par cette lettre, prend la décision de retarder son retour à Montpellier. Marie, sa compagne, accepte non sans réticences, de rester quelques jours supplémentaires tout en s'inquiétant pour l'Atelier d'encadrements, fermés depuis quatre jours, maintenant. Il montre la lettre à Marie.

III. 3. Cuisine de la Villa des Ormes. Soir.

Laure arrive et apprend de la bouche de Marthe la décision de Roland. Elle se montre tout à fait hostile au prolongement de son séjour. Marthe lui dit : "Il traîne dans le parc, allez lui parler !"

III. 4. Parc de la Villa des Ormes. Soir.

Laure trouve Roland dans le parc de la villa, réclame une explication, mais il n'a pas le courage de lui parler de la lettre du père. Il semble troublé, ailleurs, comme entouré par des mots qu'il ne parvient pas à expulser de son corps. Un grand malaise survient entre eux, un malaise qui porte tout le poids de leur histoire... A la fin, Laure confie à Roland : "Il faudra que je trouve le courage de parler à Marie..."

III. 5. Librairie de L'Histoire. Matin suivant.

En rangeant des papiers, Laure découvre au fond d'un tiroir, un cahier "*Association Européenne*" sur lequel sont consignées, des dates et des sommes qui au total correspondent à la somme réclamée par Vellandre. Mais aussi des catalogues d'ouvrages révisionnistes.

III. 6. Librairie de L'Histoire. Fin de matinée.

Vellandre téléphone à la librairie et fixe une date et une heure après la fermeture pour récupérer livres et argent. Laure ne veut pas entendre parler de la somme réclamée, en revanche elle le prie de venir chercher au plus vite les cartons de livres.

QUATRIEME EPISODE

IV. 1. Librairie de L'Histoire. Matin suivant.

Laure finit de passer une commande par téléphone et insiste auprès d'un diffuseur pour obtenir des ouvrages dans les meilleurs délais. Un client achète *l'Histoire de la France rurale* et sollicite un paquet cadeau. Pendant ce temps un nouveau client pénètre dans la librairie.

IV. 2. Librairie de L'Histoire. Peu après.

"Le nouveau client" se présente de façon assez mystérieuse. Au début, Laure le prend pour un autre membre de *l'Association Européenne* de Vellandre, mais très vite elle comprend qu'il s'agit d'un policier, Sébastien Nordois, chargé de surveiller les activités des groupes révisionnistes dans la région. Elle apprend ainsi que son père faisait l'objet d'une surveillance étroite, car la Police connaissait ses activités au sein des groupuscules négationnistes. Le policier fait état de la conversation au téléphone et de sa rencontre avec Vellandre. Visiblement, la Librairie de l'Histoire comme la Villa des Ormes font l'objet d'écoutes téléphoniques. Laure est absolument stupéfaite par l'ampleur que prend une affaire dont elle voudrait se voir délivrée au plus vite. Sébastien Nordois lui demande de coopérer avec la Police en lui signalant toute prise de contact directe par Vellandre ou d'autres membres de l'Association... A la fin, Laure le prie de bien vouloir "laisser Roland son frère, en dehors de cette histoire". Mais le pourra-t-il ?

IV. 3. Cuisine de la Villa des Ormes. Au même moment.

Roland retrouve Marthe à la cuisine, lui montre la lettre du père et lui avoue, douloureusement : "Avec la mort de Victor Marval, j'ai pensé que tu n'apprendrais jamais la vérité sur ta naissance, mais le sort en a décidé autrement..." Marthe lui raconte aussi les conditions dans lesquelles son père a quitté précipitamment Paris après la Libération. Collaborateur enthousiaste, il avait aidé activement les autorités allemandes à débusquer les juifs qui tentaient d'échapper aux lois anti-juives de Vichy. Après beaucoup d'efforts, et dans une scène d'une grande violence contenue, il parvient à faire parler Marthe qui a suivi cette famille dans sa fuite. On apprend ainsi que le père, peu de temps après son arrivée à Aix en Provence, avait acheté une librairie avec l'argent qu'il avait pu extorquer à des juifs menacés qui ont fini dans des camps. Son passé barré, il était devenu un notable envié dans cette ville universitaire de province où de nombreux professeurs marxistes venaient acheter leurs livres. Marthe le supplie de ne rien dire à Laure, elle qui fut toujours apparemment ignorante des détails de ce passé. A la fin, Roland demande : "Laure sait elle, pour moi ?" Silence de Marthe.

IV. 4. Cuisine de la Villa des Ormes.

Attirée par le bruit des voix, Marie rejoint Roland à la cuisine. Marthe se retire. Et Roland lui annonce son intention de rentrer à Montpellier. Marie se montre étonnée par la promptitude de ce revirement car elle sent que bien des paroles n'ont pas été verbalisées entre Roland et sa sa sœur.

Marie qui se situe à côté de ce lourd passé, essaie de faire parler son compagnon mais il fuit toutes questions.

IV. 5. Librairie de L'Histoire. Juste avant la fermeture.

Vellandre se présente à la librairie en compagnie d'un certain Lucien afin de récupérer les cartons de livres. Les deux hommes se montrent polis et menaçants. Ils lui donnent une semaine pour réunir la somme que le père doit à *l'Association Européenne* et sur tout cette affaire, ils réclament une absolue discrétion. Quand les deux hommes se retirent Laure s'interroge sur l'attitude à adopter face à une telle situation qui fond sur elle alors que le souvenir de son père habite encore ses pensées.

IV. 6. Librairie de l'Histoire. Après le départ de Vellandre et Lucien.

Laure appelle Sébastien Nordois à son domicile, s'excuse de le déranger si tard et lui parle de la visite de Vellandre et Lucien, venus prendre les cartons de livres. Laure évoque leur insistance à vouloir "récupérer" l'argent de *l'Association Européenne*. Devant son inquiétude, Nordois la rassure quelque peu et lui conseille de jouer le jeu et d'adopter la conduite suivante... (les voix sont enveloppées par la musique...) (cf les séquences *V. 5 ; V. 8. et VI. 5* qui donnent des indices sur l'arrangement mis en place entre Laure et Nordois...)

CINQUIEME EPISODE

V. 1. Villa des Ormes. Soir. Hall puis bureau du Père.

Laure croise Marie et insiste pour lui parler. Les deux femmes s'isolent dans l'ancien bureau du père et se mettent à parler de la famille Marval, des maladroites de Roland à l'endroit de son père, de son inculture, de leur opposition systématique. Pour la première fois ces deux femmes se rapprochent et installent même entre elles une sorte de troublante complicité...

V. 2. Villa des Ormes. Hall.

Le téléphone sonne pendant qu'elles parlent. Marthe décroche. Un homme demande à parler à "Monsieur Roland Marval". Elle appelle Roland qui descend du premier étage et lui passe le combiné. A l'autre bout, Sébastien Nordois le convoque pour le lendemain. Roland est très surpris par ce coup de téléphone et accepte de se rendre à l'Hôtel de Police.

V. 3. Hôtel de la Police d'Aix en Provence. Lendemain, fin de matinée.

Roland Marval est interrogé par Sébastien Nordois sur les activités de son père depuis quelques années. Au début de la conversation, Roland ne comprend pas l'objet de cet interrogatoire et se demande si l'on est pas en train de ressortir le passé trouble de Victor Marval pendant la dernière guerre. Le policier comprend rapidement que le fils n'est en rien au courant de la participation du père aux publications de *l'Association Européenne*. Nordois lui demande si le père entretenait des relations avec un certain Dr Joutraud. Roland hésite avant de répondre et au bout d'un moment, se souvient qu'il s'agit du médecin qui suivait son père depuis quelques années. Nordois insiste pour qu'il fournisse à la Police toutes informations susceptibles d'éclairer les activités du groupe. Roland consent mais demeure pour le moins troublé par ce qu'il vient d'apprendre aussi, essaye-t-il d'en savoir plus, mais Nordois reste plutôt évasif.

V. 4. Villa des Ormes. Fin de matinée.

Au retour, Roland croise Marthe et lui demande où se trouve Marie : "Au salon de musique, vous n'entendez pas ?", répond Marthe.

V. 4. 1. Effectivement, Marie était en train de jouer une sonate de Schubert, quand Roland l'interrompt et la prie de rentrer sans lui à Montpellier afin de rouvrir l'atelier d'encadrements. Marie ne parvient pas à comprendre la brutalité de cette nouvelle décision, pourtant elle a l'intuition que des événements graves surviennent et empêchent le retour de son compagnon. C'est à l'occasion de cette conversation que l'on découvre les relations embarrassées de Roland avec Marie, sa compagne. Il semblerait que le passé de Roland ait considérablement joué sur leur vie de couple et même sur la gestion de l'Atelier qu'ils dirigent ensemble.

V. 5. Librairie de l'Histoire.

Le téléphone sonne et à l'autre bout, la voix de Vellandre qui réclame la somme due. Laure est étrangement calme et lui propose de prendre rendez-vous pour lui remettre l'argent. Vellandre qui se montre for prudent, lui répond : "Pas question. Je passerai à la librairie quand je le déciderai, tenez cette somme à ma disposition. Et je vous conseille de garder la plus grande discrétion sur tout ça..." Il raccroche brutalement.

V. 6. Librairie de l'Histoire.

Laure appelle aussitôt Sébastien Nordois pour le tenir informer mais elle tombe sur l'un de ses collaborateurs car il est absent. L'homme au téléphone la rassure : "Sébastien Nordois vous rappellera dès son retour, laissez-moi votre numéro."

V. 7. Depuis la Villa des Ormes.

Marthe qui a tout entendu de la conversation entre Roland et Marie, téléphone à Laure pour lui signaler la soudaine décision de Roland. Au début Laure a pensé que c'était Nordois qui la rappelait, mais comprenant son erreur, elle prend la décision d'inviter aussitôt Marthe à déjeuner, dans un restaurant proche de la librairie ("un endroit où elles seront tranquilles pour parler", comme elle dit)

V. 8. Librairie de l'Histoire.

Téléphone. Nordois rappelle Laure et lui demande : "Que se passe-t-il ?" et Laure de répondre : "J'ai reçu un appel de Vellandre, je vais vous expliquer..." Musique.

SIXIEME EPISODE

VI. 1. Restaurant à Aix en Provence. 13 h.

Le serveur survient, Laure et Marthe commandent chacune le plat du jour ainsi qu'une eau minérale. D'emblée, Marthe semble sur ses gardes...

VI. 1. 1. Juste après le départ du serveur, Laure questionne Marthe sur les relations de son père avec *l'Association Européenne*. Ainsi apprend-elle que le fidèle Dr Joutraud, "Historien du dimanche" est un membre actif du groupuscule et que c'est sous son influence que Victor Marval est entré dans *l'Association*. Amère, Laure va même confier à Marthe : "Je crois que je commence à comprendre l'attitude de Roland." Devant l'insistance de Marthe, elle prend la décision de rencontrer Marie avant son départ pour Montpellier.

VI. 1. 2. A la fin du repas Marthe, de sa place, s'aperçoit qu'un homme les observe depuis qu'elles sont arrivées. Elle en fait part à Marie qui reconnaît immédiatement, Lucien, l'acolyte de Vellandre. Marie est troublée par sa présence, prononce son nom, mais refuse d'en dire plus à Marthe qui la questionne à son tour.

VI. 2. Cimetière d'Aix en Provence.

Laure est devant la tombe du Père et lui parle par delà la mort... Elle entend sa voix, et le Père lui dit qu'il la regarde, qu'il observe ses moindres gestes et même ses pensées... Juste avant de s'éloigner, Laure finit par dire : "Tu es mort, ton corps a été enseveli..., mais à présent il faudrait que je parvienne à te faire disparaître en moi..."

VI. 3. Chambre de Laure à la Villa des Ormes. Le soir, juste avant le dîner.

Marie rencontre Laure le soir même et lui parle de son départ pour Montpellier. A cette occasion, Laure se montre très curieuse sur la vie de Roland loin d'elle. Ainsi, apprend-elle qu'il refuse d'avoir un enfant, "comme s'il avait peur de donner son nom.", pense Marie. Les deux femmes se rapprochent, se découvrent et subrepticement, Roland s'avère être un lien entre ces deux femmes que tout sépare, apparemment. Laure lui parle même de la naissance de Roland, de son père qui n'est pas le sien. De sa place décalée dans la famille... Les deux femmes décident de garder contact juste avant de rejoindre la salle à manger où les attendent, Roland et Marthe...

VI. 4. Salle à manger de la Villa des Ormes. Dîner.

Pour la dernière soirée de Marie à la Villa des Ormes, Laure, Roland et Marthe dînent ensemble et parlent d'épisodes heureux de leur enfance, de clients farfelus de la librairie comme de l'atelier d'encadrement, tout cela dans une sorte d'insouciance... La soirée s'écoule, douce, calme, presque étrange...

VI. 5. Librairie de l'Histoire. Une semaine plus tard. Fin de journée.

Vellandre se présente à nouveau à la librairie au moment où Laure reçoit plusieurs clients. Dès qu'elle l'aperçoit, elle téléphone à un numéro et laisse ce message sur un répondeur : "Monsieur Malpas, bonjour, j'ai reçu votre "Dictionnaire critique de la Révolution française" ce matin, vous pouvez venir chercher l'ouvrage avant la fermeture, merci." En vérité ce message est destiné à la Police qui prévenue, devrait suivre Vellandre quand il quittera la librairie. A l'autre bout on entend la voix de Sébastien Nordois qui lui répète : "Gardez votre calme, Madame Marval, retenez-le au moins un quart d'heure, le temps que nous arrivions. Un de mes collègues va le suivre." Laure s'arrange pour s'attarder avec les clients présents et quand la librairie est vide, elle lui remet la somme réclamée et le prie de ne plus se présenter, "d'oublier jusqu'au nom des Marval". Vellandre est surpris par l'attitude coopérative de Laure et lui dit juste avant de se retirer : "Peut-être aurons nous l'occasion de nous revoir, Mademoiselle, vous êtes un bien jolie femme."

VI. 6. Librairie de l'Histoire.

Peu après le départ de Vellandre, Sébastien Nordois entre à la librairie et dit à Laure qu'un de ses collègues est en train de le suivre. Laure fait état de sa peur, de son envie d'être loin, d'en finir avec toute cette histoire. Lentement, Nordois quitte son rôle d'enquêteur et se rapproche de cette femme qui lui apparaît fragile, soumise, blessée... Juste avant qu'il ne la quitte, Laure demande ce que l'on peut faire contre Vellandre et elle se retrouve quelque peu déçue quand elle comprend que Vellandre n'est qu'un rouage au sein de la machine et Nordois espère "qu'il les conduira auprès du conducteur"...

SEPTIEME EPISODE

VII. 1. Bibliothèque Méjanès d'Aix-en-Provence, Institut de l'Image. 22 h 45

Sébastien Nordois sort de la projection du film de Harris et Sédouy, "Français si vous saviez" et alors qu'il se dirige vers la sortie, il rencontre Roland Marval. Les deux hommes se

reconnaissent, s’observent un moment et Roland propose au Policier d’aller “boire un pot” sur le cours Mirabeau. Sébastien Nordois hésite un instant puis accepte la proposition.

VII. 2. Café, Les deux garçons (ou les “Deux G”, dans la langue des aixois.)

Les deux hommes se retrouvent autour d’une table, dans une ambiance feutrée d’où parviennent des rires sourds. Nordois rencontre un collègue de travail qui paraît surpris de le trouver dans ce café à une heure si tardive. ***VII. 2. 1.*** Quand il parvient à se dégager de cet importun, Nordois et Roland vont s’engager dans une conversation qui va contraster avec les rires insouciantes qui fusent çà et là. Le policier n’aborde pas immédiatement l’affaire dont il s’occupe sur le plan professionnel mais il ne tarde pas à avouer que, s’il suit cette série de projections sur l’Occupation, à l’Institut de l’Image, c’est bien pour des raisons intimes. En effet, son grand-père maternel, qu’il n’a jamais connu d’ailleurs, avait été un membre actif dans un réseau de résistance local. Et au sein de sa famille, il avait toujours entendu parlé de lui comme d’un être légendaire. Aussi, s’était-il toujours intéressé à cette période de l’Histoire. Et, quand on lui confia l’enquête sur les réseaux de pseudo-historiens qui niaient l’existence des chambres à gaz, il avait trouvé une étrange coïncidence entre ses préoccupations personnelles et l’objet de son travail de policier. Au fil de leurs échanges, Roland est sensible aux confidences du policier, et les deux hommes se mettent à échanger leur point de vue sur cette période de l’histoire. A un moment, Nordois évoque les plus récentes recherches d’un historien français effectuées à partir des archives conservées par les ex soviétiques et qui portent sur la collusion d’industriels allemands, spécialistes des fours crématoires, avec les autorités nazies.

A la fin de la conversation, les deux hommes s’échangent la suite du programme proposé par l’Institut de l’Image et conviennent de se retrouver au détour d’une projection. Cependant, Sébastien Nordois risque cette ultime phrase, alors qu’ils se quittent : “Monsieur Marval, peut-être serai-je conduit, dans le cadre de mon enquête à vous poser d’autres questions, mais cette fois sur un plan professionnel... vous avez mon numéro de téléphone, n’hésiter pas à m’appeler.

VII. 3. La villa des Ormes. Dans la nuit.

Au retour, Roland trouve un message sur son lit : “Il faut rappeler Marie, à l’heure où vous rentrez. Marthe.” Il téléphone aussitôt et tombe sur une Marie inquiète qui lui signale que des hommes, plutôt menaçants, étaient à sa recherche. Ils semblaient réclamer des documents appartenant à Victor Marval et se disaient persuadés que le frère de Laure Marval les détenait. Comprenant que Marie avait été choquée par cette visite, il lui propose de fermer l’Atelier d’encadrement et de venir passer le week-end à Aix-en-Provence. En raccrochant, il a ce mot : “La malle dans le grenier...”

VII. 4. La villa des Ormes. Dans la nuit. Escalier

En montant les escaliers qui conduisent au grenier, il croise Marthe qui a été réveillée par le bruit de ses pas. Elle semble inquiète, lui demande” ce qu’il va faire là-haut à une heure si tardive”, de même elle l’interroge sur le coup de téléphone de Marie. Roland se montre si maladroit dans l’évitement de ces questions qu’il attise la curiosité de Marthe. A la fin elle lui lance : Je sais ce que vous allez chercher au grenier. Suivez-moi !”

VII. 5 La villa des Ormes. Grenier.

Marthe montre à Roland les documents dont il avait entendu parler un soir, par son père et qu’il s’apprêtait à aller chercher. Le grenier de la Villa des Ormes était interdit à quiconque de la maison, sauf à Marthe. En effet, une comptine de la dernière guerre conservait un ensemble d’articles, de manuscrits, d’ouvrages du début du siècle sur les théories racistes, appartenant à *l’Association Européenne*. Mais aussi des listes de correspondants, de clients et de membres. Roland est étonné par le silence Marthe et par sa soumission, notamment quand elle lui confie dans une souffle de dépit : “Plus la peine de cacher tout ça...”

VII. 6. *Chambre de Roland. Nuit.*

Roland appelle Sébastien Nordois et lui parle de ce qu'il a trouvé au grenier. Nordois le prie de bien vouloir apporter au plus vite les documents afin qu'il les photocopie. Selon lui, Roland ne devrait pas tarder à être contacté par les hommes qui ont effrayé Marie, sa compagne.

HUITIEME EPISODE

VIII. 1. *Bureau de Sébastien Nordois, Hôtel de police d'Aix en Provence.*

En compagnie de Roland, Nordois examine les documents et tombe à plusieurs reprises sur le nom du Dr Joutraud. Désormais, il lui semble évident qu'une visite s'impose...

VIII. 2. *La villa des Ormes.*

Au retour de Roland, Marthe lui apprend que deux hommes se sont présentés à la villa et désiraient lui parler. Il comprend aussitôt l'objet de leur visite. Et Roland de préciser : "Je vais à la Librairie, s'ils reviennent tu peux leur dire où je suis. Je sais ce qu'ils veulent."

VIII. 3. *Le cabinet du Dr Joutraud.*

Sébastien Nordois se présente chez le Dr Joutraud et l'interroge sur ses relations avec Victor Marval, sur ce qu'il sait de ses activités en faveur des révisionnistes. Joutraud qui comprend vite que Nordois n'est pas venu par hasard, lui confirme ce qu'il sait déjà, c'est à dire qu'il partage les idées de Marval. De surcroît, il revendique, fort doctement, "le droit à la liberté d'opinion", inscrit dans la Constitution. Joutraud s'érige même en idéologue des idées révisionnistes et se lance dans une explication pseudo-historique des thèses qu'ils défend. Nordois comprend vite à quelle sorte d'individu il a affaire, et lui impose de se tenir à la disposition de la police afin de répondre éventuellement à d'autres questions.

VIII. 5. *Sur la route.*

Roland est en voiture, soudain un véhicule lui barre la route et deux hommes en descendent et l'obligent à s'arrêter sur le bas côté. Il s'agit de Vellandre et Lucien qui lui réclament sans ménagement les documents de la malle. Il les décontenance en se montrant très coopératif, leur demande même pour quelle raison ils emploient de tels moyens pour de vieux papiers. Une discussion s'engage où chacun ment à l'autre, à la fin Roland leur donne rendez-vous pour le soir même près d'une auberge, sur la route du Tholonnet. Il leur remettra le contenu de la comptine.

VIII. 6. *La villa des Ormes. Le soir à la cuisine.*

Laure et Roland retrouvent Marthe et l'obligent à parler sur les plus récentes activités du père. Au début, elle prétend ne rien savoir, mais quand Roland évoque les documents qu'il a découverts dans la malle ocre du grenier, (listes des clients, comptabilité, projet de publication) Marthe se met parler. Le père organisait des réunions d'historiens révisionnistes à la villa des Ormes quand Laure s'absentait quelques jours pour des raisons professionnelles (Salon du Livre à Paris, Association des Libraire, etc..) Laure et Roland découvrent la part réellement active prise par leur père dans la Constitution et le développement de *l'Association Européenne*. Et au bout d'un moment, elle va même jusqu'à avouer que la présidence de *l'Association* est assurée par le Dr

Joutraud. Laure est absolument stupéfaite par ce qu'elle entend et elle a des paroles amères et douloureuses sur "le père qu'elle a aimé plus que tout au monde..."

VIII. 7. Campagne aixoise. Nuit.

Roland remet à Vellandre et Lucien le contenu de la malle et les prie de ne plus jamais les contacter. Lucien lance en claquant la portière de son véhicule : "On verra".

NEUVIEME EPISODE

IX. 1. La villa des Ormes. Dîner.

Marie est arrivée depuis peu et à cette occasion, Roland a prié Sébastien Nordois de venir dîner afin qu'ils fassent le point sur ce qu'ils ont appris. Marthe est conviée au repas et avec Laure, une longue conversation s'engage sur les difficultés de la police à intervenir dans ce secteur si particulier des négationnistes qui souvent occupent des positions respectables, et qui les protègent. Roland rapporte sa rencontre avec Vellandre et Lucien, la remise des documents mais surtout il pose des questions sur ces deux hommes. Marie comprend à présent ce que cherchaient les deux hommes qui l'avaient appelée. A de la soirée, et fort discrètement, Nordois dit à Marthe qu'il souhaite l'entendre personnellement. Elle consent du bout des lèvres...

IX. 2. La villa des Ormes. Au milieu de la nuit. Chambre de Marie & Roland

Roland se confie à Marie et lui dit qu'il est heureux qu'elle soit à nouveau auprès de lui. Marie profite de ce moment privilégié pour évoquer à nouveau la lourdeur de leurs relations à Montpellier et combien elle en souffrait. Elle semble mieux comprendre à présent les silences de Roland, comme ses emportements. Au moment où Marie tente de parler de la relation quelque peu trouble que son compagnon entretient avec sa sœur, Roland l'empêche de continuer, la couvre de baisers et Marie s'abandonne à l'homme qui la serre entre ses bras...

IX. 3. La Librairie de l'Histoire. Le lendemain matin.

Joutraud se présente à la librairie sous le prétexte d'acheter deux ouvrages mais sa visite est surtout destinée à mettre en garde Laure contre tout ce qu'elle pourrait raconter à la police. Laure se montre très violente alors que le médecin conserve la maîtrise de lui-même surtout quand il lui dit de façon appuyée : "Ne nous obligez pas à employer des méthodes que nous réprouvons."

IX. 4. La Librairie de l'Histoire.

Un homme jeune arrive, c'est visiblement un habitué de la librairie qui demande à parler à Victor Marval. Laure explique la disparition de son père. C'est alors que le client lui réclame deux ouvrages négationnistes. Elle se montre fort troublée par cette visite et dit sèchement que la Librairie de L'histoire ne diffuse plus ce genre d'ouvrage. L'homme se retire, gêné et dès qu'il a franchi la porte, Laure éclate en sanglots en criant : "Je n'en peux plus, je n'en peux plus."

DIXIEME EPISODE

X. 1. Hôtel de la Police d'Aix-en-Provence.

Marthe est reçue par Sébastien Nordois qui l'interroge avec beaucoup de prévenance sur les activités de Victor Marval. D'emblée, le policier prend conscience que cette femme est contractée, absente, comme tournée vers un passé qu'elle voudrait à tout jamais chasser de sa mémoire. Après

quelques efforts, Marthe précise comment est structurée l'organisation et l'ampleur de son influence dans certains milieux, notamment certaines sociétés secrètes. En outre, le policier ne peut s'empêcher de faire parler Marthe sur l'histoire du père, de Paris à Aix en Provence. Marthe évoque cette période difficilement tout en réalisant que l'homme en face d'elle, dispose d'informations fort précises. Elle finit son entretien en lâchant ces mots, douloureusement : "Par delà la mort de Victor Marval, je suis en train de trahir sa mémoire. Mais comment faire autrement, maintenant..."

X. 2. Librairie de l'Histoire. Le lendemain.

Roland aide Laure à la librairie quand ils reçoivent un coup de téléphone de Marie. Elle a trouvé une lettre de Marthe qui a décidé de quitter la famille Marval et toute cette histoire. Le texte fort bref sera lu par la voix de Marthe et qui l'achève par ces mots. "Plus que tout, ce dont je souffre le plus c'est d'avoir trahi, Monsieur. Jamais il ne redouta ma présence, jamais il me demanda le silence, pourtant je savais que ce qu'il avait fait, ce qu'il faisait, ce n'était pas bien."

Laure est complètement bouleversée par cette nouvelle et lance : "Nous ne reverrons plus jamais, Marthe."

X. 3. Cuisine de la Villa des Ormes. Petit-déjeuner. Une semaine plus tard.

Laure, Roland et Marie se sont installés différemment dans la villa depuis le départ de Marthe. Une semaine est passée et ils savent qu'elle ne se manifera plus. Ils évoquent l'audition de Vellandre et de Lucien son acolyte, par la police. Roland pense que *l'Association Européenne* va faire l'objet d'une dissolution depuis que la police a les preuves que le groupe diffusait des textes interdits par la loi de 91. La figure du Dr Joutraud est évoquée. Il semble rester intouchable pourtant de nombreuses preuves montrent qu'il est au centre de toute l'affaire. Il y a bien des collaborateurs notoires qui ne furent jamais inquiétés tout en occupant des postes officiels dans divers gouvernements. A la fin de cette longue conversation, Laure surprend tout le monde en disant : "J'ai pris ma décision : je vais mettre en vente la librairie et partir."

X. 4. Cimetière d'Aix en Provence. Devant la sépulture de Victor Marval.

Par delà la mort, Laure s'adresse à son père, parle de ses trahisons et de ses mensonges. Elle évoque aussi son extrême solitude et son frère, Roland qu'elle n'a pas su voir, qu'elle a même redouté et haï, avant de vivre ces moments douloureux...

X. 5. Une rue de Montpellier. Deux ans plus tard.

Changement d'ambiance indispensable. Roland sort d'un grand magasin et croise un homme qui lui rappelle, Sébastien Nordois. Les deux hommes se reconnaissent, sont presque heureux de se retrouver après tant de mois. Roland propose à Sébastien Nordois de s'arrêter dans un café tout proche.

X. 6. Le Café de la Place. Montpellier

Nordois demande des nouvelles de Laure. Ainsi apprend-on qu'elle a vendu la librairie et la rejoint à Montpellier. Marie a tenu moins d'un an entre cette sœur et ce frère puis a décidé de s'effacer, "elle se sentait en trop" avait-elle dit avant de partir. A présent, Laure et Roland tiennent ensemble l'atelier d'encadrement.

La Villa des Ormes a été louée. et le frère comme la sœur n'ont plus approché d'Aix en Provence depuis. Marthe n'a plus donné signe de vie et Roland pense même qu'elle a dû se réfugier dans un couvent. Roland ne peut s'empêcher d'interroger Nordois sur *l'Association Européenne*. Le policier lui précise qu'elle a été dissoute et peu de mois après s'est reconstituée sous un autre nom : *Les amis d'Alexandrie*. Vellandre et Lucien ont quitté Aix en Provence. Les groupuscules négationistes sont apparemment plus discrets mais leurs idées continuent d'occuper des têtes. Pour la plupart, ces groupuscules se sont rapprochés de sociétés secrètes proches de l'extrême droite qui,

au nom de sciences occultes, toutes plus fumeuses les unes que les autres, s'organisent en réseaux...

Dernier mot de Sébastien Nordois : "Ça continue..."

NB : Il sera essentiel de montrer que l'activité de ces groupuscules se poursuit plus ou moins secrètement au sein d'organisations pseudo-ésotériques, pseudo-initiatiques, et dites occultes. Donc de maintenir une extrême vigilance surtout si l'on n'oublie pas certaines périodes sombres... de l'Histoire moderne durant lesquelles des rites furent montés de toutes pièces afin de conforter sur un plan symbolique..., une idéologie d'exclusion et de mort.

FIN